



Les cavernes incertaines

Dominique Warfa



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Les cavernes incertaines

Dominique Warfa



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Pour Serge Lehman,
vertigineux géographe de l'imaginaire,
et en souvenir ému de Yal Ayerdhal

Le journaliste était arrivé deux jours seulement après les faits. On m'avait déjà posé d'innombrables questions : les pompiers, les ambulanciers, les flics... Les voisins inquiets. Les pigistes locaux, bien entendu, accompagnés de leurs photographes énervés. Frank était plus calme, plus attentif. Il s'était présenté ainsi : « Frank, pour la radio. » J'habite une maison ancienne tout en haut de la rue du Péri, et il est apparu par le chemin qui descend depuis l'hôpital. Il a garé juste en face de mes fenêtres le break japonais blanc frappé du logo bleu de sa chaîne, cette espèce de coquillage stylisé. Un nautile, dirait-on.

J'étais un peu réticent : j'aurais de loin préféré verrouiller la porte et m'asseoir derrière la maison, à l'ombre de la glycine, profitant du printemps en tentant d'oublier. Mais Frank pouvait se montrer persuasif. Il disait apprécier l'étrange et l'inexpliqué. Je grommelais. J'éludais.

« J'ai tout mon temps », me dit-il.

J'ai fini par céder. Il est entré, je l'ai précédé au jardin, en m'emparant au passage d'un flacon et de deux petits verres. « Vous ne direz pas non ? » Il sourit, avec un simple geste de la main. Un acquiescement silencieux. Il faisait beau, frais mais lumineux. Ciel dégagé sur la cité. Le fleuve argenté. Rien de sombre, rien d'obscur.

On s'est assis et j'ai rempli les verres. Il a posé son Nagra entre nous, sur la table.

« Très bien. Je vais tout vous raconter puisque vous insistez. Mais je vous préviens, vous ne me croirez pas. Même si vous êtes journaliste. Même si des gens disent avoir vu des choses étranges.

— Je suis tout ouïe. Sans *a priori*. »

J'ai levé mon verre, on a trinqué, et il a enfoncé une touche de son enregistreur.

« Tout cela a commencé dans une maison des escaliers de Bueren, non loin d'ici. » Je me suis tu un moment. « Non. Il faut remonter plus loin. Sachez que je ne suis quasiment jamais sorti du quartier. Adolescent, j'ai étudié au collège épiscopal, celui que vous pourrez voir en bas du coteau, si vous allez au fond du jardin. J'ai hérité de la maison. Ah si, je suis allé jusqu'à l'université, en philo-lettres. Et comme je suis bien liégeois, j'ai fréquenté le Carré. Vous connaissez ? (Il hoche la tête.

Qui ne connaît pas...) Je suis toujours revenu ici, où vivaient mes parents, et à leur décès j'ai commencé à bourrer l'endroit de bouquins. »

J'ai vidé mon verre, j'ai soupiré.

« J'ai tâté du journalisme... local. J'écrivais aussi. Des histoires. Des nouvelles. Puis des romans. J'avais quelques copains en France, dans le milieu littéraire. Cela m'a aidé. Intégrer des éditeurs, des revues, des anthologies... »

J'ai relevé la tête, je l'ai fixé.

« Mais vous savez tout cela, non ?

— Vous écrivez depuis bientôt vingt ans, c'est cela ?

— Sans doute. Oui. Un peu plus. Ma première nouvelle publiée dans une revue, c'est en 1977. Jamais touché un centime.

— De la science-fiction ?

— Et même un peu de fantastique. Vous pensez que cela jette un voile sur mon témoignage ?

— Nullement.

— Bref. »

J'ai repris en parlant de Simon. Je l'avais rencontré à la fête des Fous de Sainte-Walburge. Il était déjà un peu bizarre, souvent taiseux, parfois emporté. Il m'a confié bien plus tard qu'il avait vécu une histoire difficile, voici longtemps, quand il vivait dans le Condroz. Il avait dû partir, cela le rongait.

« Et lorsque les faits se sont produits, il a prétendu que tout recommençait... Oui, j'y viens, j'y viens... »

On s'est plutôt bien entendus, très vite, moi qui écrivais dans les genres soi-disant biscornus, lui qui pouvait raconter des choses insolites qu'il présentait comme autant de souvenirs, mais dont la nature n'eût pas déplu à Jean Ray ou à Conan Doyle. Nous partagions des soirées en compagnie d'un petit groupe d'agités amateurs de musiques et de textes de tout acabit. On dressait la carte des bistros. Parfois, l'imaginaire et le réel se mélangeaient.

Frank m'interrompt.

« C'est en compagnie de Simon que vous avez découvert l'urbex ?

— Oh ! Bien plus tard, il n'y a pas si longtemps. À l'époque de nos soirées, ce genre d'exploration urbaine n'était pas encore de mise. On en parlait un peu, mais ça demeurerait confidentiel. Cela a réellement explosé avec la désindustrialisation. J'avance, ne vous inquiétez pas. »

Tout n'a qu'un temps, paraît-il. L'âge, les occupations, les conjoints parfois, les déménagements... Tous

les groupes d'amis se délitent. Certains sont partis, d'autres sont morts. Puis il ne demeura que Simon et moi. Le noyau dur. Un autre nostalgique, parfois, qui passait. Le plus souvent des garçons, en effet. Peu de filles, c'est étrange, quelle époque ! Et à l'aube d'une nouvelle décennie, vers 1990, le groupe a disparu, il ne restait que moi.

Pendant dix belles années, nous avons vécu de musique, de littérature et de quelques boissons mousseuses. On connaissait tout, ou presque, du centre de Liège. J'avais déjà écrit trois ou quatre romans. Ceux qui écrivaient faisaient lire leurs textes aux autres, de temps en temps une guitare apparaissait au fond d'un bistro, et nous assassinions en chœur les Beatles ou Brassens. Lorsque chacun est parti de son côté, j'ai perdu l'habitude de ces lieux. Et après avoir longtemps vécu ailleurs dans le quartier, j'ai hérité de cette maison voici trois ans. Je suis devenu très solitaire. J'écrivais, je descendais au journal déposer un article, je passais mes soirées sous la tonnelle à observer la ville. C'est là que j'ai commencé à imaginer la vie des maisons anciennes. Celle de Clémentine m'a de suite conquis.

Un soir, quelqu'un a ranimé une sonnette de porte qui n'était plus souvent sollicitée : c'était Simon. Il aidait une vieille dame habitant seule un peu plus bas dans les escaliers, en s'occupant de son ravitaillement, de ses courses. Il passait devant chez moi plusieurs fois par semaine, et il avait acquis la certitude qu'il s'agissait bien de moi, quand un épicier maghrébin ou un boucher espagnol de la rue Sainte-Walburge parlaient d'un écrivain reclus qu'on ne voyait que le samedi matin, vite fait... Il avait voulu en avoir le cœur net, accompagné d'une bouteille de Premières-Côtes-de-Blaye. Et d'un bouquin, car il se doutait que je n'y résisterais pas. C'était un livre de poche de chez J'ai Lu, paru dans l'année. « Un recueil de SF française », précisa-t-il. Une couverture avec des voiliers du cosmos, et un titre qui claquait, *Genèses* ! Je ne savais pas encore qu'il contenait un texte qui me marquerait.

Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. Nous avons beaucoup parlé, avec le bordeaux et un beau morceau de manchego qui traînait dans la cuisine. C'est là qu'il a tenu à me raconter sa jeunesse dans le Condroz, et comment il avait été mêlé à la disparition d'une petite fille de son village, alors qu'il avait lui-même dix ou douze ans. Je voyais combien cette histoire jamais résolue lui agitait les méninges, tout en n'osant pas trop le questionner. Et puis il s'est tu, m'a regardé

en souriant et m'a demandé si je connaissais madame Clémentine. Je ne pouvais plus l'arrêter : il m'a décrit la maison de fond en comble.

« C'est bien la maison qui... »

J'interrompis Frank en le resservant.

Oui. Cette maison. Simon semblait fasciné par l'intérieur qu'il visitait régulièrement, et dont il prétendait qu'il n'avait pas dû changer depuis les années Art Nouveau. Je me disais qu'il exagérait. Il n'en démordait pas. Les serrures en laiton, les rampes d'escalier en bois sculpté, les panneaux de marqueterie, les verrières du jardin d'hiver et les vitraux colorés aux motifs floraux, jusqu'au mobilier... J'ai filé dans ma bibliothèque pour lui ramener un bouquin consacré à Victor Horta. Il s'illuminait : c'était exactement cela ! Je me dis alors qu'il devait s'agir de cette belle demeure ornée de sgraffites, non loin d'ici. Mais je ne pensais pas que Horta ait jamais travaillé à Liège, à l'exception du pavillon Solvay lors de l'expo universelle de 1905. Et pour le mobilier, on penserait davantage à Serrurier-Bovy. « Viens voir, me dit-il, viens voir ! » La maison était bien telle qu'il me l'avait décrite. Et j'ai croisé Clémentine. Petite. Rieuse. Quatre-vingt-cinq ans. Ancienne institutrice. Souffrant quelque peu d'arthrose. J'ai dit que je n'avais jamais quitté ce quartier ? Pourtant, je ne l'avais jamais rencontrée. Ceci dit, avec Simon, cela n'a plus arrêté : très vite, je me suis mis à l'accompagner lorsqu'il approvisionnait Clémentine, puis je passais chez elle et on parlait, de Liège, des escaliers de Bueren qu'elle aimait tant, mais vous comprenez Pascal, avec mes jambes... Elle lisait presque autant que moi, et elle a voulu de suite lire mes écrits. La science-fiction, à ses yeux, c'était Barjavel. Ou *La Planète des singes*. Elle s'étonnait quand je citais des titres belges, voire liégeois. Marcel Thiry, c'était uniquement un poète. On s'est vite très bien entendus. J'avais la moitié de son âge !

« Vous étiez dans la place.

— On pourrait dire quelque chose comme cela.

— Toujours accompagné de Simon ? »

Oui. Il s'occupait des nourritures terrestres, et moi de la subsistance intellectuelle, si j'ose dire. Car elle a vite exigé que je lui mette en place une mise à jour de ses lectures. Je lui ai amené une caisse de bouquins : García Márquez, Pierre Mertens, Michel Jeury, Dick, Conrad Detrez, Ursula Le Guin... Au hasard, mais encore plein d'autres. Puis, avec Simon, on a arpenté la ville.



Du jardin d'hiver, tout au fond du rez-de-chaussée, on disposait d'une vue remarquable sur le coteau descendant vers la Meuse. C'était comme une vigie surplombant la vallée, décorée pour partie de fresques à la Mucha et d'une verrière dont les parties hautes étaient composées de vitraux d'un style similaire. Dehors, des friches, des arbres à foison, un vieux verger, une ou deux prairies, les terrasses de mon ancienne école, les tours de Saint-Barthélemy, la courbe du fleuve, au loin le quartier Saint-Léonard... Les odeurs de la nature, à deux pas du centre-ville, les chants des oiseaux. Chez moi, je restais parfois de longs moments à l'intérieur. J'étais fasciné. Selon Clémentine, la maison actuelle datait des débuts du XIX^e siècle, mais sur des fondations plus anciennes. Elle comportait deux niveaux de caves, ce qui est plutôt exceptionnel.

« Quand a-t-on urbanisé ici ?

— Je ne sais pas exactement. Les escaliers ont été terminés en 1880, *a priori* pour l'usage de la garnison de la Citadelle. On peut supposer que toutes les maisons n'ont pas été construites en même temps. »

Toujours est-il que la mention des caves, que l'on pouvait imaginer creusées en partie sous le coteau, interpella de suite Simon lorsqu'il l'apprit. Avant même les forts du conflit de 14-18, Liège possédait deux importantes positions fortifiées servant aussi de casernes : la Citadelle, au-dessus de chez moi, et la Chartreuse, de l'autre côté de la vallée, en face, toutes deux nanties au fil du temps de nombreuses casemates, de redans, de bastions. Depuis longtemps, des Liégeois pensent qu'un tunnel permettait de relier les deux forteresses, en passant sous le fleuve. Bien entendu, la plupart des accès aux différents souterrains sont bouchés, éboulés ou condamnés depuis longtemps. Mais Simon se demandait si les caves de Clémentine étaient connectées à autre chose, plus bas. Je ne savais pas d'où il tirait cette idée.

« Et il vous a entraîné dans le sous-sol.

— Il n'a pas dû insister très longtemps. De temps à autre, malgré ce que j'en dis, ma solitude se révélait fort insipide. J'écris par phases. Le reste du temps... J'ai connu une copine qui prétendait que je glandais merveilleusement bien. Bref. Il convient de préciser que Liège est farci de cavités en tous genres, principalement dues à l'industrie minière. Il y eut suffisamment d'accidents et d'éboulements au cours des temps.

— Pas aussi troué qu'à Paris, le sous-sol, j'espère...

— Non, quand même pas. Quoiqu'un vieux Liégeois ajouterait sans doute "mais presque... »

Il existe d'ailleurs un véritable tunnel à la Chartreuse : long d'un kilomètre et demi, c'est une ancienne galerie d'extraction, comme il y en a un grand nombre dans la région. De nos jours, il est important pour diverses espèces cavernicoles, comme la chauve-souris. J'ai bien entendu avancé face à Simon qu'il s'agissait du seul tunnel connu. Selon lui, mon scepticisme ne faisait pas honneur aux vieux scouts du collège Saint-Barthélemy, qui avaient jadis tenté d'accéder à d'autres tunnels aboutissant au niveau de la terrasse supérieure située derrière les bâtiments, celle où nous allions parfois jouer au foot. Il tombait mal pour les vieux scouts : mon propre père avait fait ses études au même endroit que moi, et avait porté l'uniforme de Baden-Powell jusqu'à devenir chef d'unité. Mon camarade a haussé les épaules en grommelant que le sien avait bien été enfant de chœur à la collégiale...

Toujours est-il qu'il a lourdement insisté auprès de la vieille dame pour qu'elle l'autorise à explorer les parties les plus souterraines de son habitation, voire davantage. Lui, l'urbex, il connaissait. Il se procurerait le matériel. Pas de souci. Elle hésitait, mettant en avant tantôt le danger supposé des lieux, tantôt le désordre des caves. Cela a duré des semaines.

J'ai enfin lu le recueil que Simon m'avait offert, *Genèses*, une anthologie dont le but semblait être de revigorer la SF de langue française. J'aimais beaucoup l'auteur qui avait établi le volume. Mais c'est l'une des nouvelles au sommaire qui m'a littéralement laissé confondu tant par sa thématique que par son écriture et son sens du récit : « Nulle part à Liverion », d'un autre écrivain majeur.

« Je l'ai lue. Superbe. La ville invisible, c'est cela ? »

— Oui. Bravo, Frank ! Vous comprenez le choc que m'a fait ce texte ? La planète livrée aux Puissances capitalistes, la quête d'un lieu qui leur échappe, cette ville qui n'apparaît sur aucune carte parce que même la cartographie moderne utilise des données remontant parfois au XIX^e siècle. Liverion. Ou Noireville en lisant de droite à gauche. J'aurais tant voulu que le quartier où je vivais, à défaut de la ville entière, soit comme Liverion...

— Simon l'avait lue ? »

J'étais assis comme à mon habitude, rencogné au fond d'un fauteuil de jardin de style Adirondack. Je me suis penché d'un geste brutal de tout le corps vers la table, et je me suis resservi un verre. J'ai poussé le cruchon vers le journaliste.

« Ça c'est la fin de l'histoire, Frank. Nous en sommes juste aux réticences de Clémentine. »

J'ai dit que ces dernières avaient duré des semaines. Mais l'obstination de la vieille dame, murée dans un veto dont nulle explication ne paraissait suffisante, finit par agacer mon ami, qui y voyait une rebuffade humiliante. Il avait tout accompli pour elle, disait-il, coursier, épicier à domicile, homme à tout faire... On s'est un peu disputés devant la porte de Clémentine. J'essayais de lui montrer combien il était occupé à grimper dans un énervement au fond bien puéril, et lui-même était sur le point de m'empoigner. « Tu ne comprends pas. C'est injuste. Comme ceux de Pairemont, jadis, qui m'ont chassé sans preuves, parce que j'étais le sale gosse du village... On verra. On verra. Ciao, Pascal ! »

Il a dévalé les escaliers et s'est perdu dans la ville. Je me suis assis sur un des bancs publics de la montée de Bueren, anéanti. Je ne comprenais plus grand-chose. C'était à la toute fin de l'année dernière. Simon est sorti de ma vie aussi subitement qu'il y était revenu. Et de celle de Clémentine, évidemment. Elle paraissait tout à la fois triste et soulagée : « Ce n'était pas un caprice de ma part, me confia-t-elle. Il y a eu un accident. Un historien un peu spéléologue, qui est descendu sous le coteau avec mon mari. » Elle ne m'avait jamais parlé d'un mari. « Hubert est remonté le deuxième jour, un bras cassé. Le chercheur était tombé dans une faille, ou une fissure, dans la roche. Les pompiers ne l'ont pas retrouvé, et la Ville a fait condamner le passage. Hubert s'en est voulu, jusqu'à disparaître de ma vie. Vous comprenez ? »

Je comprenais surtout que Simon aurait peut-être accepté plus facilement si elle lui avait servi les mêmes explications, au calme. La vieille institutrice pensait sans doute qu'il suffisait d'interdire quelque chose pour être obéie...

J'ai repris un temps le rôle de fournisseur en denrées diverses. Clémentine s'enfonçait toujours plus loin dans la tristesse, et nos rencontres devenaient laborieuses. Et puis mon éditeur m'a réclamé un manuscrit qui traînait. Je devais tenir un délai plutôt court. Je me suis occupé de trouver un garçon loyal pour la vieille dame : il est venu avec sa copine, et c'est un couple moderne qui a donc pris la suite dans le bel immeuble des escaliers.

Les mois ont défilé comme à l'habitude, j'étais absorbé par l'écriture, les corrections, les discussions téléphoniques avec Paris. Je voyais moins Clémentine. L'hiver est passé, je n'allais plus au jardin, je corrigeais les épreuves de mon livre. Par la fenêtre de mon bureau,



je me souviens que j'observais parfois deux pies qui se construisaient un nid dans un bouleau. C'était soudain le printemps.

« Vous attendiez Simon ? »

— Peut-être. J'étais enfermé en moi-même comme dans la maison. C'était un supplice de sortir. »

Il est réapparu avec l'été. Enfin, pas de suite.

Tout d'abord, Clémentine s'est absentée. Un grand type d'une soixantaine d'années est venu me prévenir. Elle songeait donc toujours un peu à moi. Cheveu ras, mâchoire carrée, Xavier de son prénom. C'était un neveu : les deux jeunes du Péri s'étaient permis de le contacter car ils trouvaient que la tante s'enfonçait bien trop dans la déprime. L'homme et son épouse étaient venus la voir, et avaient décidé dans la foulée de lui organiser un petit voyage en leur compagnie. Ils partaient en croisière en Adriatique pour quinze jours. Trieste, Venise, Ravenne... Pour moi, j'aurais préféré descendre un fleuve, quelque part, du moins si j'avais réussi à quitter le quartier... Un fleuve impassible, peut-être.

Le lendemain du départ de Clémentine, Simon frappait à ma porte. Je vous raconte tout cela afin que vous voyiez bien le contexte des événements. Je pensais au facteur, et je découvris un Simon hilare, qui agitait un trousseau de clés. « Elle est partie, mon vieux, la voie est libre ! » Je dois avoir gémi. Comment cela, la voie était libre ? Elle lui avait donné naguère les clés de la maison, il les avait toujours. Et après ? Simplissime, selon lui : on pouvait explorer. « Et la violation de domicile ? » Il a bruyamment soupiré. J'étais vraiment trop légaliste à ses yeux. Il tenait les clés de Clémentine, ne l'oublions pas, c'était implicitement une autorisation, non ? Un de nos copains du temps du groupe de cinglés, avocat, avait coutume de dire : « Tout se plaide » !

Tout se plaiderait peut-être, mais en dehors des salles d'audience, c'était tout de suite moins clair. Et notre vieille amie, la propriétaire, m'avait parlé d'un accident. Je l'ai raconté à Simon. L'unique élément qui l'intéressait dans cette histoire tenait à ce que, en définitive, il y avait donc bien quelque chose d'adjacent aux caves, dans les tréfonds. Il suffisait d'être prudent. J'ai failli lui lancer un « comme dans le Condroz », je me suis tu, avant qu'il agite à nouveau les clés. « Mais quoi ? Tu oserais prétendre que tu n'en as rien à faire ? Ça ne t'intéresse pas ? »

Il n'avait bien entendu pas tort. L'existence d'une sorte de mystère à portée de main ne pouvait que nous titiller l'esprit à tous deux, celui du curieux, de l'explorateur-

né qu'il incarnait, comme celui de l'écrivain arpentant les routes diverses de l'imaginaire. Certes, je me targuais de ne jamais confondre l'univers des récits et le monde réel. Mais pourtant... Je songeais aux questions qui revenaient inlassablement chez mes lecteurs, lors de séances de signature. « Monsieur, vous n'y croyez pas vraiment ? » Bon, j'étais écrivain, j'imaginai. Fallait-il être un criminel ou un flic pour écrire un polar ? Non, je ne croyais pas qu'on pouvait voyager dans le temps, ni qu'on pouvait franchir la vitesse de la lumière. Et dans le même temps, une petite voix me susurrant que c'était bien dommage, au fond. Jadis, la plupart des gens ne croyaient pas que l'exploration spatiale soit possible.

Simon possédait une vieille 4L, récupérée de la Gendarmerie, prétendait-il. Il y avait entassé du matériel. Il me fit l'inventaire : salopettes de spéléo, bottes, casques, baudriers, cordes, sacs étanches contenant eau, nourriture, pharmacie de base. « Tu es certain de n'avoir rien oublié ? » Il fouilla un moment, avant d'exhiber deux superbes lampes torches Maglite. « Et des piles de réserve dans les sacs. » Combien de temps pensait-il partir, si – et seulement si – on trouvait un passage ?

Nous l'avons trouvé, ce passage, faute de quoi il ne se serait rien passé. On a quand même mis près de deux jours à déménager dans la seconde cave, des armoires, des touries, des caisses à vin avec ou sans bouteilles, des cageots vides, des cartons écrasés, du grillage à poules... Et même une antique bibliothèque sentant le papier moisi. Entre autres. Je ne parle pas des bestioles, à quatre ou huit pattes.

Cette cave était déjà étrange par sa morphologie : non pas un sol plat tout du long, mais plusieurs segments séparés chaque fois par deux ou trois marches de pierre, ce qui faisait insensiblement descendre le niveau. Au plus bas, nous nous heurtâmes à un mur. Comme si la cave nous y avait poussés.

« Et alors ? »

Je me suis interrompu. Frank était tendu comme un arc d'archer gallois. Le journaliste songeait à sa séquence radio.

« J'y arrive. Je vais résumer. »

Simon était équipé d'un gros pied de biche. Je ne lui ai pas demandé quel usage il lui réservait d'habitude. Et au milieu de la paroi se dessinait une arcade de pierres bleues, murée de briques beaucoup plus récentes, datant sans doute de l'accident. Les confidences de

Clémentine me trottaient en tête quant à l'ancienneté des fondations de la maison. Ici, on était dans le royaume de la pierre taillée et des plafonds voutés, nullement dans les parements de briques vernissées, dans les céramiques ou les mosaïques. Je me demandais quel pouvait être l'âge de ces caves. Et où exactement allait nous emmener la descente qui débutait. Au collège, aller se perdre dans les sous-sols en tous genres était sévèrement réprimé.

« Tu penses trop », me lança Simon en attaquant les briques. Il était plus musclé que moi, s'il faut le préciser. Il y eut bientôt un trou, puis des rangées de briques s'écroulèrent, et la Maglite de Simon éclaira en un faisceau étroit et puissant une galerie en pente. Ni briques ni pierres taillées de ce côté : le souterrain était taillé dans la roche. Lorsque l'ouverture fut dégagée, un air confiné se répandit dans la cave, non pas asphyxiant, mais d'une odeur prenante rappelant celle que l'on respire dans les grottes touristiques. Humidité, champignons... « Tu crois que c'était fermé depuis combien de temps ? » fit mon ami. J'ai l'impression de rédiger un scénario, d'ailleurs je me suis mis au passé simple, désolé !

On a ventilé les caves en laissant ouvertes toutes les portes, on s'est équipés et on s'en est allés à la découverte de ce qui se trouvait dans le souterrain, ou à son extrémité. Il devait bien aboutir quelque part. Et je me demandais pourquoi on l'avait muré. L'accident de monsieur Hubert, mari de Clémentine, ne me paraissait pas suffisant comme explication, une barrière de chantier aurait pu suffire. Après tout, on était dans une propriété privée sans accès public. Simon m'avait posé une question, et je lui ai répondu qu'on ne m'avait donné aucune date. Je pensais, mais je ne l'ai pas précisé, que l'ouverture avait dû être murée une première fois bien avant l'aventure de ce cher Hubert. Pour maîtriser quelque chose ?

Nous sommes descendus en silence. Simon s'inquiétait de l'air respirable, tout en bas. Je croyais savoir que toutes les excavations, grottes, cavernes ou autres, étaient loin de l'étanchéité : elles sont plutôt garnies de fissures et de puits naturels un peu partout. Ce sont d'ailleurs souvent des courants d'air qui ont permis aux spéléologues de découvrir de nouveaux passages. Ceci dit, je ne suis pas non plus géologue, et je ne savais pas trop quels filons de roche nous allions suivre ou dépasser. Des traces de houille, très certainement, mais que trouve-t-on d'autre dans un bassin minier ?

Des argiles, de la craie, des roches sédimentaires. De nombreux fossiles ont été extraits en Basse-Meuse ou à Maastricht, comme le Mosasaure. Plus loin, lorsque le souterrain faisait place à des cavités, on croiserait des quartz et de splendides géodes. Là, on marchait en butant en permanence sur des cailloux, peu importe leur nature.

Et nous sommes descendus, descendus, et descendus encore, dans cette étrange atmosphère souterraine tantôt quasi silencieuse et tantôt peuplée de sonorités à la nature comme à l'origine incertaines. Bruissements et chuintements ; gargouillis, craquements, frôlements... Alors que je n'étais pas trop assuré de mon rapport personnel à la claustrophobie, nous avons longtemps marché, à mon grand étonnement, de tunnels en galeries praticables, qui finirent par donner sur des cryptes ou des cavernes à l'allure de petits parkings ou de grandes nefs. À l'issue du premier tunnel apparurent étonnamment des volées de marches taillées dans le roc. Puis ce fut une enfilade de salles à l'ample résonance sous les semelles de nos bottes. J'avais perdu tout sens de l'orientation. Les faisceaux des lampes semblaient nous indiquer une route, mais rien n'était moins sûr que son débouché. On respirait correctement, j'avais eu raison sur ce point. Longtemps, nous avons circulé entre des empilements minéraux aussi secs qu'impressionnants, sans la moindre trace de ces concrétions calcaires qui font la joie des visiteurs. Où étions-nous ? Toujours sous le coteau de la Citadelle ? Le chemin suivi nous avait-il déjà entraînés plus loin, plus bas, davantage vers le sous-sol du plateau que dans l'axe de la vallée ? Le sol, jusque-là de roche, de sédiment ou de sable, devint humide puis spongieux, pâteux comme de la boue. « Le niveau du fleuve ? », demanda Simon. Je ne savais pas.

Depuis un moment, je n'appréhendais qu'une chose : l'ouverture soudaine d'un gouffre sous nos pas. Je balançais le faisceau de la Maglite tout autour de moi, tentant non pas de définir notre progression, mais la nature des lieux. Parfois des plaques de schiste étaient fendues au long des parois, parfois du mica brillait, parfois un étroit filon de charbon. Peut-être étais-je occupé à mélanger de vieux souvenirs de cours de sciences. « On est déjà passés ici », a soudain fait mon compagnon. On s'est arrêtés. Il dirigea sa torche vers le sol, devant nous : on pouvait y voir distinctement des empreintes de pas. J'ai regardé Simon. « Tu as bien balisé ? » Il respirait rapidement. « Des traits de craie, tous les quelques mètres... » Franchement ? On était

descendus, on avait tourné ici et là, on avait trouvé des marches... Des marches... Et maintenant ? Des traits de craie !

« Vous êtes ressortis ?

— Eh ben non... Il n'en démordait pas. Ces grottes inconnues menaient à quelque chose. Il fallait y aller. »

On a un peu bu, un peu mangé. Je songeais à tous les souterrains peuplant la littérature. Simon croyait-il descendre dans un monde inconnu, voire aboutir, soyons fous, au centre de la Terre ? C'étaient des rêves de gosses, systématiquement démentis par la recherche scientifique. L'intérêt principal de l'équipée d'Otto Lidenbrock chez Verne, à mes yeux, avait été le cryptogramme au début du roman. Adolescent, j'avais marché à fond dans *Les Cavernes de la nuit*, un *Bob Morane* de Henri Vernes, le quasi homonyme de Jules. Et ensuite l'excursion sous le plateau de Gizeh de Blake et Mortimer. Il y avait aussi les légendes autour des châteaux-forts, les carrières de gypse parisiennes, les habitations troglodytiques... Les terres creuses ? Bah. Nous n'étions pas non plus des avatars du David Innes de Burroughs, nous n'avions rien d'un empereur de Pellucidar. Ici, on risquait fort de se perdre. Pourquoi n'avais-je pas songé à tout cela plus tôt ?

Selon Simon, il suffisait de ne pas recouper notre progression. Je ne parvenais plus à réfléchir. Nous sommes repartis en choisissant d'autres chemins. Et là, tout a changé. Plus loin, après quelque chose comme une demi-heure de marche, et en nous retrouvant sans doute encore plus bas, nous sommes tombés sur une paroi obstruant complètement le passage. On allait faire demi-tour. Et nous avons senti un courant d'air. Maudit courant d'air ! Il y avait une faille entre la paroi face à nous et le couloir naturel que nous avions suivi. Je n'avais plus la force de discuter : on s'est encordés, et hop, allons-y Alonso !

Simon était peut-être un petit peu cinglé, mais prudent. Il avait emporté des pitons et un marteau d'escalade : la faille comportait une paroi le long de laquelle nous pouvions cheminer, mais le plus souvent l'autre côté n'existait tout simplement pas. Un piton qui échappait à Simon tomba dans le vide sans que nous puissions l'entendre percuter le fond de l'abîme. Je songeais à l'ami de monsieur Hubert, dont le corps gisait sans doute là où le piton avait abouti. Je voyais Clémentine sur le pont de son navire de croisière, allongée sur un transat. Cela ne devait durer que quelques dizaines de mètres, collés à une

muraille convexe. Et lorsque nous sommes parvenus à son extrémité, ce fut la stupeur. Une autre muraille. Ou plutôt un mur. Un mur maçonné, à je ne savais quelle profondeur sous terre !

On s'est débarrassés de notre équipement de sécurité, on a tâté la surface. Des moellons parfaitement cimentés. Et dans l'épaisseur de ce mur, un étroit escalier qui descendait. Encore. Simon était parti avant que j'aie pu prononcer le moindre mot. Je l'ai suivi, que faire d'autre ? Les degrés étaient tout à fait secs. Vingt ou trente marches amenaient sur une plateforme, et au niveau de celle-ci, une ouverture dans le mur, un accès étroit surmonté d'un arc en plein cintre. Passé l'entrée, un passage en zigzag : à gauche, à droite et à gauche, à nouveau sur quelques mètres. Dès que nous sommes parvenus à la fin de cette chicane, nous avons aperçu la lueur.

« Pardonnez-moi, mais saviez-vous à quelle profondeur vous étiez descendus ?

— Non. Ni en termes de profondeur, ni en termes de distance, nous ne savions où nous pouvions être parvenus. De vrais spéléos auraient procédé à des relevés, auraient dressé un plan au fur et à mesure...

— Mais vous êtes donc ressortis, pourtant.

— Je vous sens impatient, Frank, mais notre réapparition à la surface ne constitue pas l'aspect le plus important. L'étrange et l'inexpliqué, Frank. La lueur... »

Cette fois, il s'agissait d'une caverne circulaire, haute de quinze à vingt mètres, et d'une construction impeccable. Oui, une construction : les parois, le sol et le plafond étaient faits de dalles noires parfaitement imbriquées. Un lieu qui ne pouvait en aucun cas être naturel. Cette matière se révélait si sombre qu'on en venait à imaginer plutôt une absence de matière. Le noir du cosmos. La sombre profondeur de l'infini. Et non, il n'y avait pas d'étoiles. La lueur provenait du centre de cette caverne singulière. Là, un grand cercle des mêmes dalles obscures entourait une source lumineuse dont nous ne percevions qu'un reflet. Nous avons été deux à laisser échapper un long sifflement. Les dalles formant le cercle étaient gravées de motifs étranges, lignes courbes, spirales ou entrelacs proches de ce que l'on trouve sur certains mégalithes. Je revoyais un dolmen visité en Bretagne, à Gavrinis. Le cercle, bien entendu, faisait songer à Stonehenge, excepté qu'ici les dalles étaient jointives et que leur ornementation se poursuivait sans discontinuer d'un bloc à l'autre. « Mince, fit Simon, on est dans du Lovecraft ! »

C'était assez hallucinant, il me faut le reconnaître. Même sans convoquer le résident de Providence. Nous avons lentement fait le tour de la construction. Comment la désigner ? Le monument, l'édifice, la structure ? « C'est une ville noire, clamait Simon, une ville noire. Noireville ! » À force de longer les grandes dalles, nous avons découvert une ouverture, que nous avons franchie sans hésiter. Il s'est avéré qu'il s'agissait de plusieurs cercles concentriques, dont les ouvertures ne faisaient jamais face à la précédente. Cinq, en tout. Et au centre...

Il m'est difficile de décrire sans ambigüité cette partie de notre exploration. Au centre du dernier cercle se dressait une autre forme, tout aussi circulaire, mais verticale.

« Un portail ?

— Voilà. Je m'y attendais. Je vais vous décevoir un tout petit peu : pas de symboles ni de chevrons, la surface était lisse ; le cercle ne tournait pas et ne générait pas de vortex. Mais oui, une lueur bleuâtre en émanait.

— Vous avez...

— Essayé ? À votre avis ? »

Simon s'est précipité. « Tu vois qu'on devait trouver quelque chose ! » Il a posé la main sur la surface de l'anneau, et la lueur s'est de suite intensifiée. Dans le même temps, l'atmosphère de la caverne s'est refroidie. J'entendais un bruit régulier, et j'ai mis un temps avant de réaliser qu'il s'agissait des battements de mon cœur. Il a retiré sa main, après quoi, d'une seule impulsion, il a sauté au milieu de l'anneau. Cela n'a duré qu'une fraction de seconde. Il a sauté, il a disparu, et puis il était à nouveau là, devant l'anneau, tentant de retrouver son équilibre. Je l'ai saisi par le poignet et je l'ai tiré vers moi. Je devais être blanc comme un linge. Je lui ai lancé qu'il était fou, mais il souriait. « C'est une merveille, Pascal. » Les cinq cercles entourant l'anneau se sont mis à luire du même bleu, puis à vibrer. Je lui ai crié qu'il fallait filer, remonter, s'éloigner de ce truc. Qu'avait-on déclenché ?

Du côté de la paroi par laquelle nous avions surgi dans la caverne, il n'y avait plus d'ouverture. Si je n'avais tremblé autant, je l'aurais étranglé. C'est lui qui a pris ma main, et m'a emmené autour des grands cercles : du côté opposé à notre arrivée s'ouvrait maintenant un autre escalier, en parfait état, et qui grimpait au lieu de descendre.

Simon était fébrile, mais sûr de lui. « Viens. On remonte. On reviendra. J'ai vu, j'ai vu... Je peux la

retrouver. J'en suis certain. » On reviendra ? Que pouvait-il prétendre avoir vu, et où ? Il s'était absenté de mon regard moins d'une seconde. J'ai jeté un coup d'œil derrière nous juste avant de me précipiter dans le nouvel escalier. La lueur émanant des cercles et de l'anneau convergeait vers le sommet de la caverne. À mon sens, cela sentait mauvais.

Je ne sais pas trop comment nous sommes sortis du dédale souterrain. Je sais qu'à un moment, nous nous sommes retrouvés dans un labyrinthe de vieux tunnels, du genre fortifications du début du siècle. Une sorte de brume plus ou moins opaque nous suivait, et un grondement sourd allait s'amplifiant dans les profondeurs. La terre a tremblé, sûr et certain, mais nous étions comme dans une bulle. Nous nous sommes évanouis. Lorsque les événements qui vous ont amené ici se sont produits, Frank, nous nous sommes retrouvés au sommet de l'un des bastions de la Citadelle. Les pompiers entouraient le Péri et les escaliers. Simon pleurait. « Je vais repartir. Je vais trouver la ville noire. C'est un point absolu dans le continuum. Sylvie y est, c'est certain. » Sylvie, c'était la petite fille de Pairemont. Je ne sais toujours pas ce qu'il avait pu rêver, en si peu de temps, ou bien s'il s'était fait un film depuis notre sortie. Ou encore si ce très peu de temps était le même pour lui dans l'anneau que pour moi. On m'a dit que nous avions survécu à l'écroulement d'une vieille casemate. Je crois au contraire que cet effondrement a permis que l'on retrouve l'air libre. Il a fallu expliquer nos salopettes et nos casques de spéléo. Mais tous les services de secours étaient bien trop occupés pour se soucier réellement de deux quadragénaires un peu secoués.

« On vous a raconté ce qui s'est passé, je suppose.

— J'ai eu deux jours pour le digérer, mais je ne parviens pas à le visualiser. Je suis toujours en bas, dans les cercles noirs.

— On a soudain vu l'ancien verger des princes-évêques sauter comme un bouchon de champagne avant de répandre sur le coteau terres, prairies, végétaux et arbres déchiquetés. Puis des formes lumineuses bleutées seraient montées dans le ciel avec une énorme vitesse et une longue plainte, comme un rapace nocturne, selon des témoins. La version retenue par les secours fait état d'un coup de grisou.

— On me l'a dit. Un coup de grisou ? De quelle galerie ? Et du grisou qui hulule et tourne avec des formes rappelant ce film de James Cameron avec Ed Harris ?

— Oui, je sais. On a avancé ensuite l'explosion d'une bombe datant de l'un des conflits mondiaux. Peut-être une munition du fameux obusier de 420 en août 1914.

— Mouais. Et la maison a suivi.

— C'est cela. Le souffle serait remonté par le souterrain, avant de faire exploser la maison, qui s'est enflammée. Comme une fuite de gaz. On vous a dit autre chose ? Et Simon ?

— Non. On m'a interrogé parce que je connaissais Clémentine, voilà tout. Simon... Il a disparu.

— Et en tenant compte de tout ce que vous venez de me raconter, vous avez une explication ?

— Non.

— Une théorie ?

— Non. Et je ne veux même pas y penser. Je n'aime pas que le sujet de mes romans envahisse le quotidien. »

Le quotidien. J'évite de parler de réalité. Cela fluctue trop, selon les physiciens.

Frank rembobinait la dernière bande et remballait son Nagra. Il avait utilisé trois bobines de 127 millimètres, capacité vingt-deux minutes. J'ai eu un copain intervieweur. Soixante-six minutes. Nous avons parlé plus d'une heure. Et j'avais l'esprit un peu mélangé. Parfois je pensais répondre aux attentes de Frank, parfois je racontais face à un public invisible.

En revanche, Frank ne savait pas tout, apparemment. « Frank, vous êtes au courant pour Clémentine ?

— Clémentine ?

— Clémentine est morte, vous ne le saviez pas ? Le neveu m'a téléphoné. Crise cardiaque, à l'heure précise où les événements se sont produits. Qu'en dites-vous, Frank ? »

Lorsqu'il est sorti, j'ai mis un vinyle de jazz sur la platine. Avec des accords comme des bulles qui éclatent.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**



Plaquette Fureur de lire éditée en collaboration avec la BiLA. La Bibliothèque des Littératures d'Aventures, spécialisée dans les littératures de genre (policier, fantastique, sentimental, science-fiction...), est un centre de conservation et de formation de la commune de Chaudfontaine subsidié par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Copyright : Dominique Warfa (2025)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2025/7823/4
ISBN : 978-2-39074-016-2

Dominique Warfa est né à Liège le 30 avril 1954. Écrivain, critique et essayiste, il arpente le champ de la science-fiction depuis les années septante, éditant un fanzine durant ses années d'université. La rencontre en 1974 de quelques ténors de la SF française le pousse vers l'écriture de nouvelles et la critique littéraire. Dans la vraie vie où l'on s'ennuie, il a longtemps été documentaliste puis informaticien (gestionnaire réseau, développeur et consultant en cybercriminalité).



Du même auteur :

Une brève histoire de la science-fiction belge francophone et autres essais, recueil d'études, Liège, Bebooks, 2015. (Réédition : Presses universitaires de Liège, 2018.)

Le Danseur absolu, novella, Cubnezais, Terre Profonde, 2020.

Lagune morte et autres nouvelles, recueil, Bruxelles, Espace Nord, 2024.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES